

les conventions d'un goût raffiné. Ce genre de poésie, qui, jusqu'à Burger, avait été abandonné en Allemagne à des hommes du peuple, reçut de lui une forme littéraire, par laquelle il lui donna plus de noblesse sans lui faire perdre de son caractère primitif. La poésie populaire s'est offerte à lui dans son idéal, et dépouillée de toute forme savante, dans les écrits d'Homère. Il l'avait aussi retrouvée moins élégante, mais non pas moins vraie, ni moins vigoureuse, conforme au génie romantique et à l'esprit des temps modernes, dans les anciennes ballades historiques de l'Angleterre, que l'évêque Percy a rassemblées et mises au jour. C'est d'après ces modèles qu'il se forma. On reconnaît à la facture et au style de ses ballades, tout ce que Burger, qui a traduit avec bonheur quelques livres de l'Iliade, doit à Homère. Il lui restait encore à trouver une forme nationale, à s'emparer de l'âme de ses compatriotes, en mettant en œuvre leurs goûts, leurs panchants et leurs préjugés. Ce n'était ni dans les romances dites nationales de Gleim, ni dans celles de Lœwen, qu'il pouvait trouver ce type tant rêvé : il le trouva dans les ballades de l'Angleterre et de l'Ecosse, et les couleurs qu'il a puisées à ces sources, il les employa avec un art infini. Ce mélange de la rude poésie du moyen-âge et de l'harmonieuse simplicité de la Grèce antique modifiée par la connaissance de ses contemporains, a produit sous sa plume un effet inouï, et toutes les tentatives de ses imitateurs échouèrent contre les difficultés de ce genre en apparence si facile, jusqu'à ce que Goëthe et Schiller eussent donné, en sens divers, une nouvelle direction à la romance populaire. Qu'à l'exemple des vieux poètes du nord, Burger ait un peu abusé du genre lugubre vers lequel l'entraînait d'ailleurs sa situation si malheureuse, il n'a pas moins profondément médité sur le genre de la ballade, ainsi que le prouvent celle de *Lénore* et d'autres connues dans l'Europe entière.

— « Burger, a dit M^{me} de Staël, est celui qui a le mieux saisi « cette veine de superstition qui conduit si loin dans le fond du « cœur. Celui qui n'a pas lu *Lénore* dans le texte, ne peut se faire « une idée du mérite étonnant de cette romance : toutes les images, « tous les bruits, en rapport avec la situation de l'âme, sont mer- « veilleusement exprimés par la poésie : les syllabes, les rimes, « tout l'art des paroles et de leurs sens est employé pour exciter la « terreur. La rapidité des pas du cheval semble plus solennelle et « plus lugubre que la lenteur même d'une marche funèbre. L'éner- « gie avec laquelle le cheval hâte sa course, cette pétulance de « la mort cause un trouble inexprimable ; et l'on se croit em- « porté par le fantôme, comme la malheureuse qu'il entraîne avec « lui dans l'abîme. »

Après cela, c'est d'une témérité bien grande à un traducteur, d'aborder un poème pareil. Il ne peut trouver d'excuse que dans l'admiration qui a, jusqu'au but, excité ses efforts au milieu des difficultés périlleuses de l'original.